

BLANC (JEAN-FRANÇOIS)

Châlons 1812-1820.

(Sociétaire de 1859, décédé le 12 août 1886.)

L'ancien directeur, on peut même dire : le créateur du *Courrier*, est né à Rochefort, d'une famille de marins, le 18 brumaire 1799. Il fut élevé à l'école d'arts et métiers de Châlons. — L'instruction qu'on recevait était à cette école plutôt scientifique et industrielle que littéraire. Mais le futur journaliste eut, de très bonne heure, la passion des lettres. A ses heures de loisirs, il lisait sans cesse, et, doué d'un goût très fin et très délicat, il lisait avec choix ; meublant peu à peu, des trésors de la langue française, sa mémoire, qui resta prodigieuse jusqu'à la fin de sa vie.

Il ignorait le grec et le latin, et s'en plaignait quelquefois avec une humilité que l'on trouvait charmante ; car la plume à la main, ou, dans la conversation, il faisait certainement oublier les vertus qu'on attribue à l'étude des langues mortes.

A sa sortie de l'École de Châlons, qui, à cette époque n'ouvrait à ses élèves aucune carrière assurée, les débuts de notre vénérable ami, dans la vie, furent difficiles. Tour à tour, directeur de

filature, dans la Moselle, professeur de mathématiques, et même employé à l'intendance militaire de Metz, il atteignit, sans avoir pu se fixer, l'année 1831.

A cette époque, le parti républicain à Metz comptait un grand nombre d'hommes distingués et influents, MM. Dornès, Bouchotte, Félix Maréchal, le futur maire du siège de 1870, et tant d'autres dont les noms nous échappent. Mais le parti n'avait point d'organe. Le journal, *le Courrier de la Moselle*, qu'il avait fondé, en 1828, allait disparaître, faute d'un directeur. C'est alors que M. Félix Maréchal, au nom de ses amis politiques, offrit à M. Blanc la propriété et la direction du *Courrier*.

M. Blanc accepta sans hésiter. Il avait trouvé sa voie. — Peu à peu, sous sa direction, au prix de beaucoup de patience et d'efforts, le journal triompha des épreuves toujours pénibles du début; il sortit de l'obscurité, il se fit un nom, il conquist sa place dans l'estime publique. Metz et le département de la Moselle y reconnurent la main d'un honnête homme, d'un esprit d'élite et d'un républicain convaincu.

Les difficultés du journalisme, à cette époque, n'étaient pas ce qu'elles sont aujourd'hui. Elles étaient d'une autre nature. Le journal, de très petit format, ne paraissait que trois fois par semaine. L'œuvre était moins lourde, mais elle n'était pas sans périls.

Il fallait, en face d'une surveillance fiévreuse et toujours en éveil, peser ses mots, déployer toutes les ressources du langage, pour faire passer, sans encombre, la vérité désagréable. Tâche ingrate, s'il en fût, car le public, qui est le plus exigeant de tous les maîtres, n'en soupçonne pas les difficultés. A peine s'en doute-t-il le jour où le journal est frappé. Le *Courrier* le fut quelquefois et d'assez rude manière, pour que le nombre des sympathies qu'il avait acquises s'en accrût. L'amende et la prison lui donnaient l'auréole des persécutés.

Le gouvernement de Juillet tomba ou plutôt se laissa choir sous les coups d'une opposition dont la majorité ne désirait pas sérieusement sa mort. Le *Courrier* était de l'école du *National* ; il fit prévaloir aux élections législatives de la Moselle l'opinion dite républicaine modérée.

L'un des députés qu'il avait patronnés, M. Dornès, périt glorieusement sous les balles des insurgés de juin. — Le *Courrier* appuya la candidature du général Cavaignac à la présidence de la République, sans succès, on ne le sait que trop !

Metz devait payer trop cher un jour la faute énorme que commit la France en préférant au héros républicain de nos guerres d'Afrique, défenseur de l'ordre, l'aventurier de Boulogne et de Strasbourg.

Puis vinrent le 2 décembre et la restauration de l'empire. Situation des plus critiques pour le *Courrier*.

Le journal fut condamné à se taire sous peine de mort. M. Blanc imagina alors une revue très intéressante des journaux de la Moselle, revue qui lui permettait de mettre spirituellement en lumière les exagérations du parti triomphant. C'était l'arme du ridicule qu'il maniait supérieurement : la raison du plus fort ne tarda pas à lui en interdire l'usage ; et le *Courrier* devint un journal de faits, vivant d'emprunts puisés dans les journaux tolérés à Paris, s'efforçant, par d'habiles coupures et des rapprochements adroits, de laisser paraître quand même le fond de sa pensée.

Vers la fin de l'empire, M. Blanc songea au repos. Il l'avait noblement gagné. Comme tant d'autres, il dut quitter sa chère ville de Metz, tout ce qui lui rappelait sa jeunesse et son âge mûr, les tombes de ses morts bien-aimés auxquels il rendait un véritable culte. Il vint se fixer à Nancy ; mais il vint escorté du souvenir de tous les services qu'il avait rendus à son pays, sans ostentation et sans ambition, entouré de la vénération de ses anciens amis, jeunes et vieux, qui tous avaient pour lui une affection filiale. — On était heureux de se rencontrer dans cet ermitage de la rue des Dominicains, où il avait abrité sa vieillesse. Les anciens Messins s'y sentaient revivre dans la vie d'autrefois, et les Nancéiens d'origine s'étudiaient à lui rendre douce, l'hospitalité qu'il était venu leur demander. Ce

n'était pas un terrain neutre, tant s'en faut ! Ce vieillard, né le jour du 18 Brumaire, avait conservé avec toutes les ressources de son esprit et de sa mémoire, toutes ses convictions politiques. Il aimait la République, comme il aimait la littérature, comme il aimait sa famille, comme il aimait ses amis, avec passion. Et il était de taille à la faire aimer.

C'était un charmeur, mais un charmeur trop modeste. Les vers pétillants d'esprit, les anecdotes piquantes qu'il aimait à raconter à son entourage, il n'a jamais voulu, bien qu'on le priât souvent, les livrer à la publicité. Ce qui ne périra pas, c'est le souvenir de sa bonté, de son indulgence de grand esprit qui a beaucoup vu et retenu ; et surtout le souvenir de ces causeries aimables, enjouées et toujours instructives, qui créaient autour de sa personne, à Metz comme à Nancy, de véritables cercles d'auditeurs, avides de l'écouter.

Qui donc, aujourd'hui, parmi les vieux Messins, pourra se rappeler sans émotion, le seuil de cette vieille maison de la rue du Palais, où l'on voyait, avec le maître du *Courrier*, tout ce que la ville de Metz comptait d'esprits d'élite, mathématiciens et hommes de lettres, artilleurs et officiers du génie, magistrats et agronomes ? C'était comme un rendez-vous intellectuel, une académie en plein air, une succursale libre de l'Académie de Metz dont il était membre...

C'est que, derrière le simple journaliste, il y avait un homme très rare, un homme qui rendait, par la dignité parfaite de sa vie, sa profession respectable, et dont l'exemple peut, à tous les points de vue, être proposé à tous ceux qui aspirent au titre d'écrivain.

E. RÉAU.

Le *Courrier* vient d'être douloureusement frappé. Son vénérable fondateur, M. F. Blanc, est mort jeudi matin, à l'âge de quatre-vingt-sept ans.

Quand nous disons fondateur, ce n'est pas à dire que le *Courrier* n'existait pas avant le 1<sup>er</sup> février 1831, jour où M. Blanc en prit à Metz la direction, au lendemain de la fondation de la monarchie de Juillet. Depuis trois ans, il se publiait sous un autre titre ; mais le journal ne devint véritablement l'organe qu'il est resté depuis, c'est-à-dire un journal républicain, qu'à la prise de possession de M. Blanc.

Entouré seulement de quelques amis, notre vénéré prédécesseur dut lutter vigoureusement, sous la monarchie prétendue libérale de Louis-Philippe, pour conquérir sa place au soleil. A force de patience, d'un labeur acharné, de privations même et surtout de talent, M. Blanc parvint à conquérir au *Courrier* la première place parmi les journaux de la Moselle. Sa rédaction était la plus estimée, ses lecteurs les plus nombreux.

Quand, après trente et une années de direction, le 1<sup>er</sup> février 1870, il dut prendre quelque repos et céda la gérance de son cher journal à M. Réau, il put écrire en toute sincérité : « Pendant ce long espace de temps, je me suis efforcé de maintenir le *Courrier de la Moselle* à la hauteur des idées libérales les plus conformes à l'esprit de la Révolution française et les plus applicables aux époques que nous traversons. Si j'avais à parler de ce que j'ai souffert, en des temps où l'esprit de parti étouffait toute liberté et toute justice, je ne le ferais que pour rappeler les amitiés précieuses qui, nées de ces persécutions mêmes, leur ont survécu et sont restées l'honneur de ma vie. »

Il n'est pas besoin de rappeler les vexations dont furent victimes les républicains, pendant les années qui suivirent le coup d'État, pour justifier ces lignes du vaillant rédacteur en chef du *Courrier*. Il pouvait, en toute justice, se rendre ce témoignage qu'il avait su tenir dignement et courageusement le drapeau de son parti dans les moments les plus difficiles. Aucun des vieux républicains de la malheureuse cité messine ne le démentira; son cabinet de rédaction était le centre de ralliement de tous les républicains du département de la Moselle.

Quand, en 1870, il céda la plume à M. Réau, il avait accompli sa tâche; il pensait pouvoir vivre en paix dans sa ville bien-aimée. Il fallut que le désas-

treux régime qu'il avait combattu depuis son premier jour vint attrister sa vieillesse en faisant de sa patrie la proie du Prussien. M. Blanc fut durement atteint par les malheurs de 1870. Aussitôt après la guerre, il se transporta à Nancy plus attaché encore, s'il est possible, à ses opinions républicaines et libérales. Aussi, dans sa retraite, il luttait encore pour son parti.

C'était un plaisir pour lui d'adresser, de temps à autre, à son *Courrier*, des notes marquées au coin de ce bon sens toujours égal, de cette finesse littéraire, de cet esprit distingué qui avaient fait à Metz sa réputation et avaient assuré la fortune de son journal, en conquérant à la République de nombreux adhérents. Son âge ne lui permettait plus de prendre une part très active aux campagnes auxquelles nous ont forcés l'ordre moral et la réaction. Mais dans la mesure de ses forces, il travaillait encore pour la République et sa bourse était toujours généreusement ouverte pour les œuvres de propagande.

Le parti républicain perd en M. Blanc un de ses plus dévoués et de ses plus anciens appuis; le *Courrier*, un maître cher et vénéré, qui mérite un plus digne hommage que celui que le temps nous permet de lui consacrer aujourd'hui. Du moins, on ne lui en rendra pas de plus sincère et les condoléances que nous demandons à sa famille la permission de

lui présenter, seront parmi les plus sympathiques de toutes celles qui lui parviendront en cette douloureuse circonstance. P. S.

*L'Agent de la Société, gérant,*  
**PROSPER MARTIN.**